

Problématique de négociation du sens dans la traduction

Farnaz Sassani

Assistant Professeur à l'université Allameh Tabataba'i, Iran
sassani@atu.ac.ir

Résumé

Le traducteur cherche toujours à transmettre le mieux possible le sens d'un texte, en faisant des paraphrases et expliquant le sens. Il essaie de recréer le texte de départ dans une autre langue et de négocier avec l'auteur pour rester fidèle dans la transmission du sens car la traductibilité absolue est impossible. La traduction représente un domaine créatif particulier des procédures de langue et elle consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification puis quant au style. Umberto Eco en évoquant les grands problèmes de la traduction insiste sur l'importance de la signification avant toute chose : la forme, le style et l'expression. Ainsi dans l'activité traduisante, ce qui est privilégié, c'est la transmission du sens du texte source dans le texte cible.

Dans cet article nous essaierons, en premier lieu, de situer la question de la négociation dans la traduction d'après les recherches d'Eco. Dans une deuxième partie, nous soulignerons les différentes procédures concernant l'interprétation et la négociation du sens afin d'explicitier les aspects fondamentaux de la problématique abordée pour démontrer que l'étude des processus de signification dans la traduction aide le traducteur à mettre au jour les différences et les convergences de chaque langue car la traduction est en même temps un dialogue entre la culture de l'auteur et celle du lecteur.

Mots clés : traduction, signification, interprétation, sens, problème traductif.

Introduction

Toute traduction c'est une opération effectuée exclusivement sur les langues et elle est appelée à désigner toute forme de médiation interlinguistique permettant de transmettre l'information entre les locuteurs des langues différentes. Le traducteur agit à titre de négociateur, représentant l'auteur pour transmettre le message ; il parle au nom de l'auteur sans avoir le statut officiel. C'est pourquoi le traducteur négocie en permanence. Pour Eco négocier implique d'évaluer les pertes et les compensations, nous savons que plusieurs solutions se présentent au traducteur lorsqu'il est placé devant le texte de départ ; il peut opter soit pour une traduction qui en suive de près la formulation, les mots, soit pour une démarche plus libre. Autrement dit, la lettre ou l'esprit. Traduire le texte pour en extraire sens et signification afin de produire une traduction satisfaisante du double point de vue de la lettre et de l'esprit est la fonction même du traducteur. Les transformations lors du processus de la traduction sont inévitables et ces transformations peuvent survenir à des niveaux différents de la langue : d'ordre grammatical, d'ordre stylistique et d'ordre lexical. Il est évident que le traducteur ne parvient jamais à transmettre toutes les connotations d'un mot, le rythme et la sonorité d'une expression ou d'une phrase mais ce qui compte pour lui c'est le *sens*, autrement dit le résultat, puisqu'il ne traduit pas pour comprendre, mais pour faire comprendre.

Depuis que les penseurs se sont penchés sur le sens de la "traduction", le problème traductif est devenu au centre des débats philosophiques. Comme le souligne Eco, traduire c'est « dire la même chose dans une autre langue » (Eco, 2006 : 7) et le problème vient de la transmission des opérations propre à l'activité de la traduction telles que signification, explication et reformulation. Si dans un texte français le traducteur persan traduisait littéralement la phrase : *il pleut des cordes* par *طناب می بارد*, pour le lecteur persan il y a beaucoup de perte de sens, ce qui illustre très bien la difficulté de dire quelle est *la chose* qu'un texte essaie de transmettre, et comment la transmettre pour reprendre les termes exactes chez Eco. Le traducteur pour transmettre le sens négocie, à sa manière, avec l'auteur pour dire *presque la même chose* dans la langue cible. Et c'est à ce stade que le problème de la traduction, et dans le cas de notre étude, le problème de transfert du sens se pose ; surtout en ce qui concerne les textes littéraires dans lesquels il n'est pas question de traduire d'une langue à une autre, mais entre systèmes sémiotiques différents de manière à pouvoir s'approcher d'une traduction absolue. D'après la vision de la traduction totale de Peeter Torop¹, cette traduction ne peut absolument pas être une traduction complète d'un point de vue théorique.

1. Peeter Torop (né le 28 Novembre 1950 à Tallinn, Estonie) est un sémioticien estonien. À la suite de Roman Jakobson, il a élargi la portée de l'étude sémiotique de la traduction pour comprendre la traduction intertextuelle et extratextuelle et soulignant la productivité de la notion de traduction en sémiotique générale. Il est largement connu dans les études de traduction avant tout pour son livre *La traduction totale*, publié en russe en 1995.

Il est évident que la traductibilité absolue est considérée comme une activité impossible, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de prendre un texte de départ, et à travers un processus de traduction, le transmettre dans son intégralité originale dans un texte équivalent au premier, sans qu'il y ait perte

d'information ou d'ajout de sens, c'est pourquoi le traducteur fait appel à des stratégies de compensation. On ne peut décider de privilégier une traduction plutôt qu'une autre, mais chercher à comprendre quelles parties de la culture émettrice ont été traduites, et à l'inverse quelles sont les pertes d'information. Le travail que nous amorçons ici se déroulera sous l'effet de l'interpellation que provoque le mot sens et, a fortiori, le sens au regard de la traduction.

La question du sens

Dans l'activité traduisante la question du sens est au cœur de la traduction. Il est important de connaître ce qu'on choisit en traduction lorsqu'on affirme qu'on traduit le sens et chercher le rapport entre sens, signification et signifié. En effet, la traduction, dans le sens où il s'agit de transférer un texte dans une langue vers une autre, implique une dimension référentielle. Ici on parle du passage d'un message à l'autre et, surtout, la mise en équivalence de ces messages, malgré les langues en jeu. Le traducteur ne cherche pas simplement à juxtaposer des messages déconnectés l'un de l'autre, mais bien les mettre en relation. On peut imaginer difficilement que les traducteurs fassent ce qu'ils veulent avec les textes à traduire et produisent à leur goût des traductions qui n'auront aucun lien avec les textes de départ. Bien évidemment, la frontière varie d'une époque à l'autre sur ce que l'on entend par traduction et sur les pratiques que l'on peut observer, mais ce que l'on constate c'est que les débats concernent le plus souvent la distance ou la proximité avec le sens du texte de départ et des façons de le rendre dans la langue d'arrivée.

Il est vrai que le seul fait d'énoncer le terme *sens* ferait inévitablement penser au résultat d'un choix dans le binôme forme/sens. La primauté du sens, tout comme la bipartition forme/sens, témoigne d'une conception dualiste du signe issue du *Cours de Linguistique générale* de Saussure. Une telle visée débouche souvent sur des interprétations hâtives tendant à associer le signifié au sens et le signifiant à la forme, ainsi qu'à une bipartition tranchée de ces deux faces supposées du signe. Il est certain que le sens est un concept qui pose problème et que la pratique de la traduction met en lumière une telle problématique. La question de la signification est une problématique centrale que la tradition philosophique s'est posée de longue date. Aristote avait déjà conçu un triangle sémiotique : parole / concept / chose. Mais à l'époque, l'expérience du sujet individuel n'entraîne guère en ligne de compte : si le concept est bien de nature psychologique chez Aristote, il correspond aux états de l'âme, qui sont anthropologiquement partagés. Même si actuellement la plupart des langues tendent à assimiler ces deux termes (sens et signification) et à les employer indistinctement, dans le contexte de la traductologie, cette distinction pourrait aider à éclaircir certains points controversés dans le débat sur l'équivalence. On pourrait dire que le sens correspond à une instance interprétative découlant d'une articulation entre signe et référence, autrement dit, à un processus de traduction. Une telle visée ne serait pas loin d'une conception dynamique du sens, car elle suggère la mobilité du signe sous l'effet de l'interprétant.

En ceci, Jakobson en venait à suggérer que la traduction actualise le sens potentiel des énoncés, que le sens est une instance en devenir. L'approche linguistique de la traduction, qui a dominé pendant très longtemps le discours sur la traduction et qui le domine encore, traite, en définitive, de l'acte de traduire et de son résultat comme s'il s'agissait d'une opération linguistique

intralinguale. Ce terme a été défini en relation à la traduction par Roman Jakobson, d'après lui la traduction intralinguale ou reformulation consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue et la traduction interlinguale ou traduction proprement dite consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'une autre langue. Comme on le voit, la traduction intralinguale et la traduction interlinguale consistent toutes les deux en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes, la différence étant de « langue », « code » ou « système ». Le traducteur est confronté à « des messages » et la traduction « implique deux messages équivalents ». D'autre part, si le traducteur interprète des signes dans des messages, le linguiste, quant à lui, se comporte en interprète de ces messages. On observe donc un chassé-croisé, une synonymie, entre les termes utilisés pour décrire la traduction et ceux employés pour définir l'activité du linguiste dans sa propre langue. Ce que Roman Jakobson avance dans sa théorie, synthétise ce qui sous-tend toutes les analyses linguistiques de la traduction, à savoir que traduire, c'est parler et que, de ce fait, la traduction est assignable au même type d'explication, avec quelques différences, que celle des faits langagiers.

Dans cette approche énonciativiste, la traduction n'est qu'un cas particulier de paraphrase, ce qui signifie que les principes qui président au fonctionnement d'un énoncé en français et à ses gloses possibles dans la même langue sont les mêmes que ceux qui déterminent le passage d'une langue à l'autre. Toutefois une question se pose : quel élément minimal de la langue doit servir de point de départ pour la traduction ? A partir de l'apparition de la théorie de la traduction un des problèmes clés débattus par les savants a été celui de *l'unité de traduction*. Apparemment, il serait judicieux de considérer *le mot* comme unité de traduction universelle. Cette hypothèse a été rejetée, d'emblée par certains linguistes (parmi eux : Vinay et Darbelnet, Eugène Nida, Daniça Seleskovitch, Marianne Lederer, Teodora Cristea). Mais il existe des savants qui considèrent que l'unité minimale de traduction c'est *le mot* (Georges Mounin, Roman Jakobson etc.). L'unité de traduction, c'est l'élément textuel doté d'un sens qui s'engendre, s'agence logiquement avec l'élément suivant et qui peut être rendu sans difficulté, sans ambiguïté dans la langue d'arrivée. On peut conclure que l'unité de traduction n'a pas de dimension concrète, bien délimitée. Parfois le mot et l'unité de traduction coïncident, mais il y a des fois où l'unité de traduction dépasse les limites d'un, de deux et même de plusieurs mots. Tout compte fait, la traduction est le fait d'interpréter la signification d'un document dans une langue et de produire un texte ayant un sens et un effet équivalents sur un lecteur ayant une langue et une culture différentes. Il faut savoir qu'on cherche constamment à comparer un texte et sa traduction d'un point de vue linguistique, pour le commenter, proposer d'autres solutions, corriger des erreurs, etc. Prenons l'exemple de la forme pronominale française qui peut être traduite par un passif en persan. Deux remarques peuvent être faites. D'une part, la forme réflexive en persan, même si elle est souvent possible, n'est pas forcément utilisée et on préférera d'autres formes pour exprimer ce que dit le français. Ainsi *se lever*, *se raser*, *s'évanouir*, etc. peuvent être rendus par des verbes intransitifs comme *بلند شدن*, *ریش تراشیدن*, *بیهوش شدن*, etc. D'autre part, le choix du passif, comme la forme pronominale, fait démarrer la relation prédicative par ce qui est l'objet du procès et non son agent. Cet exemple montre comment s'effectue une analyse linguistique, très sommaire il est vrai, d'une traduction. Le vocabulaire y est linguistique. On parle de phrase, de procès, de relation prédicative, de passif, de forme pronominale, etc. Et puis, on compare. On

trouve que telle forme en français a ou n'a pas le même sens qu'en persan, qu'on a modifié la perspective interprétative, qu'on eût pu dire la même chose en persan.

C'est ce que l'approche linguistique appelle traditionnellement le *sens*, aussi vague et problématique sa définition soit-elle. Si l'on accepte l'idée selon laquelle, le sens ne se construit pas seulement taxinomiquement à travers les mots, mais aussi générativement (dans la production du texte, c'est-à-dire sa génération) dans leur enchaînement, alors on admettra que la phrase française propose un sens différent de la phrase persane. Sans refuser ce débat, on peut cependant se demander si, aujourd'hui, on peut encore parler de la traduction en ces seuls termes. On est amené à penser être condamné à ne voir dans l'acte de traduire que la problématique de la construction du sens, de sa reformulation, et du rapport des textes entre eux.

Interprétation et négociation

Le traducteur bien souvent ne pouvant identifier le signifié par la synonymie, essaie de le comprendre comme ce qu'une entrée de dictionnaire fait correspondre à un terme donné. D'après Charles Sanders Peirce, l'interprétant (toute forme exprimée de signe) est une autre représentation référée au même *objet*. Donc pour établir le signifié d'un signe, il est indispensable de le remplacer par un autre signe ou un ensemble de signe (Eco, 2006 : 106). Au niveau lexical, l'interprétant peut même être un synonyme. Pour un mot on peut avoir une série de ses interprétants et le traducteur n'a qu'à rédiger leur liste pour définir toutes les connotations que le terme évoque. De toute évidence, le traducteur recourt à l'idée de négociation pour expliquer les processus de traduction. Donc il négocie la signification que la traduction doit exprimer car dans la vie quotidienne aussi, on négocie sans cesse la signification que l'on attribue aux expressions que l'on utilise. Le traducteur en choisissant le terme qui dans sa langue transporte le mieux le contenu correspondant et par fidélité aux intentions du texte, produit un implicite acte de négociation. Si Jakobson considérait surtout le cas de transmutation d'un texte verbal dans d'autres systèmes sémiotiques (comme un film ou un ballet), il ne prenait pas en compte un autre genre de transmutation.

Jakobson définit la traduction comme une *interprétation* : la traduction est par conséquent une sorte d'interprétation. L'association interprétation/traduction est due à l'influence de la pensée de Pierce, d'après lequel un signe est interprétable et, de ce fait, traduisible, par d'autres systèmes de signes. Cependant, Eco nous rappelle que le mot *interprétation* n'est pas simplement synonyme de traduction mais que face à un texte, il faut plutôt préalablement effectuer un *compromis*, une opération d'interprétation avant de le traduire. Il faut passer par ce que Eco appelle une *négociation*, la meilleure solution disponible dans la traduction d'un énoncé d'un auteur, dans l'objectif de rendre son texte. Cette négociation, consiste en une interprétation qui est le résultat de la mise en relation des composantes d'un acte linguistico-discursif dans l'objectif d'en faire ressurgir la signification (du texte, de l'acte communicationnel ou discursif) : la mise en scène discursive dépendrait de divers ordres d'organisations de la matière langagière, composés à leur tour de compétences linguistiques que le sujet exploite dans sa mise en scène discursive. Plus exactement, selon Eco une négociation de la part du traducteur tourne autour d'un processus pour obtenir quelque chose, en renonçant à quelque chose d'autre (Eco, 2006 : 18) : un bon

traducteur est nécessairement un bon interprète et, comme résultat de sa négociation personnelle de « l'intention du texte, il dira presque la même chose » de ce qui est exprimé dans le texte source ; ou il le dira dans une autre manière qui lui semble juste.

A titre d'exemple, le mot *rat* ou *souris* se traduit parfois indifféremment en persan *موش* et quand il s'agit de montrer une connotation négative de *rat*, cela complique la traduction. Pour ainsi dire, il y a parfois des pertes absolues dans les cas où il est impossible de traduire et c'est alors que le traducteur recourt à la note en bas de page ; par exemple dans le cas de la traduction d'un jeu de mot, il y a une perte absolue de sens et on laisse le lecteur à saisir le sens. Le lecteur – interprète - d'un texte n'est pas autorisé à le *sur interpréter* : la signification que l'interprète pense avoir découverte, doit être retrouvée quelque part dans le texte. Ces idées nous amènent inévitablement à considérer la traduction comme une sorte de reformulation. La négociation ne considère pas le principe de simple renvoi d'un signe linguistique d'une langue à un autre signe linguistique d'une langue différente, car le signifié du signe à traduire est intimement retracé dans le signe qui le traduit : « l'acte de traduction est le premier acte de signification [...] les choses signifient grâce à un acte de traduction interne entre elles » (Eco, 2006 : 296). D'après Eco, en définitive, la traduction est un *continuum* d'équivalences ou de réversibilité par négociation du sens, intra et/ou intersémiotique, d'un signe à l'autre, une opération parfois difficile ou effectuée de façon imprécise. L'opération d'interprétation anticipe celle de traduction, ainsi les deux opérations sont réellement distinctes, même si intimement reliées entre elles.

Dans n'importe quelle traduction, l'auteur décide d'explicitier tel ou tel élément du texte de départ, de manière consciente ou non, alors que dans certains cas, il est simplement contraint à le faire pour des raisons linguistiques. Ces choix, qui comportent une grande partie de subjectivité, sont sources de débat durant la phase suivante, la phase de révision, lorsque les choix linguistiques du traducteur sont mis en doute par le réviseur. Inutile de préciser que les traductions qui en découleront seront aussi nombreuses que les interprètes du texte, chacun se concentrant sur une certaine dominante, ou alors décidera d'adopter une stratégie de traduction dictée par ses propres critères de traductibilité, et il sera nécessairement contraint de sacrifier certaines caractéristiques du texte de départ pour réussir à rendre les autres. L'existence même de la structure du texte présuppose qu'on y trouve une hiérarchie de plans. Généralement, durant la conception du texte, il existe déjà dans l'esprit de l'auteur un élément dominant autour duquel gravitent une constellation d'éléments importants mais secondaires. À cette conception de processus de traduction s'ajoute une variété d'autres phénomènes distincts de la présence du texte de départ et du texte d'arrivée, d'un processus de transformation ou de la présence d'une composante variante ou invariante. Alors qu'il est acquis que le plaisir que l'on peut avoir à produire un document, une œuvre, un plat, etc. ne recouvre que très partiellement celui que l'on ressent à les goûter, dans le domaine linguistique, il n'est pas encore admis de tous que les mécanismes de production du sens ne recouvrent que très partiellement, eux aussi, les mécanismes de réception du sens. De telle façon, dans le domaine phonologique, l'analyse articulatoire n'a de sens que dans une logique de production. Il serait naïf et erroné de croire que le récepteur d'un message oral analyse ce qu'il entend à travers des données articulatoires. Ce qu'il analyse, lui, en revanche, c'est du son et sa discrimination phonologique repose sur ce même son, d'où un autre type de phonologie, acoustique celle-là et axée sur la réception du son.

On comprend donc que la logique du producteur n'est pas forcément identique à celle du récepteur, loin s'en faut, alors même qu'une grande majorité des théories linguistiques actuelles fait comme si tel n'était pas le cas. La traductologie ne fait pas exception à cette tendance, qui privilégie un point de vue, souvent celui du producteur, et, quand elle traite de la question du sens dans une démarche linguistique, donne l'impression que le sens produit par le traducteur se transporte plus ou moins égal à lui-même jusqu'au lecteur.

Le texte est un tissu de signes. Il est ouvert, interprétable, mais doit être entrevu comme un tout cohérent. Il construit son lecteur, et est davantage une totalité où l'auteur amène les mots puis le sens. Le texte est en fait une « machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc » (Eco, 1985 : 29). Par sa cohérence, un texte, en tant que système conventionné, peut réduire la possibilité de tenter certaines interprétations. Si quelqu'un écrit « Thomas étudie sérieusement sa... », on déduit que le mot suivant sera un nom, et que ce nom ne sera sans doute pas « mer ». Le lecteur ou destinataire doit donc exercer un jugement sémiotique, c'est-à-dire dans le but de saisir le sens d'un texte, le destinataire doit mettre en œuvre des processus de coopération interprétative qui lui sont propres. D'après le principe selon lequel le rapport signifiant-signifié (c'est-à-dire celui entre la forme du signe et son contenu) n'est pas figé, Eco formule une théorie de l'interprétation voulant qu'un texte soit interprétable de façon « plurivoque ». Par ailleurs, la chaîne signifiante produit des « textes » qui sont suivis par la mémoire de « l'intertextualité » qui les nourrit. Comme on peut l'apercevoir, l'interprétation selon Eco, implique le lecteur dans la construction du sens et met en jeu différents processus à différents niveaux. Ainsi, Eco fait valoir que les scénarios intertextuels ne sont pas partagés de tous et laissent donc ouverte la voie à des interprétations divergentes. C'est donc au lecteur de faire sens à partir de son savoir, de ses attentes en termes d'événements suscités par les indices textuels qui lui sont donnés par l'auteur. Toute compréhension est une reconstruction du sens, non pas à l'identique, mais selon l'expérience acquise et les schèmes d'interprétation que cela déclenche. Le texte littéraire montre par excellence que la signification est un processus indirect. L'analyse textuelle conduit le lecteur à y déceler l'implicite que les signifiés dénotatifs occultent, ainsi que des réseaux signifiants ou intertextuels : il faudra traduire tout ce qui se trouve *sous* les mots en empruntant des mécanismes analogues. Le texte construit un lecteur capable d'actualiser les divers contenus de signification de façon à décoder les mondes possibles du récit et ce lecteur remplit les multiples blancs du texte. Un texte est donc ouvert car toutes les interprétations sont potentiellement illimitées.

Conclusion

Une traduction nécessite des opérations interprétatives préalables (ou une négociation) et des objectifs à rejoindre : « le choix de s'orienter vers la source ou vers la destination reste en ce cas un critère à *négocier* phrase par phrase » (Eco, 2006, 227). Pour organiser la stratégie textuelle, un auteur doit se référer à une série de compétences qui confère un contenu aux expressions qu'il emploie. C'est pourquoi il prévoira un lecteur modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable d'agir interprétativement comme lui a

agi générativement. On ne reprochera pas à l'auteur d'employer le singulier plutôt que le pluriel pour parler des opérations à l'œuvre lors de la traduction, tant cela est devenu une habitude dans les études traductologiques, même lorsque l'on signifie qu'il y a plusieurs opérations. On ne s'attardera pas maintenant sur la question de la communication et du langage. Ce qui importe, ici, c'est de souligner que le point de vue adopté rattache la traduction à la linguistique et à son champ conceptuel.

La question n'est pas de délimiter la façon correcte de traduire ni de définir quelles sont les mauvaises manières de le faire, mais surtout d'attirer l'attention sur l'importance de bien regarder et de bien comprendre les différentes possibilités mises en place par la traduction et par conséquent montrer comment elles sont liées à une variété de résultats qui suivent une logique de tendances divisées en accord avec les catégories sémiotiques. Traduire consiste à mettre une époque, ses pensées et sa technique en contraste avec une nouvelle ambiance. La nécessité de réinventer fait partie de la conscience, du rôle du traducteur car on sait qu'il est impossible de reconstruire ou de revivre un moment, il ne reste qu'à l'inventer de nouveau, avec conscience et liberté. Il faut développer avec les traductions d'autres manières de penser vis-à-vis des moyens à notre disposition et ne pas se satisfaire simplement de la perception qu'ils proposent initialement. Pour ainsi dire une bonne traduction est toujours une contribution critique à la compréhension de l'œuvre.

Nous avons essayé, dans cet article, d'expliciter le travail d'interprétation du traducteur d'après le regard d'Umberto Eco. Pour lui le traducteur négocie les propriétés du mot original qui lui paraissent pertinentes par rapport au contexte et aux objectifs que le texte s'était fixés et il n'y a pas de règle à cela, les solutions doivent être négociées dans chaque cas, en fonction des possibilités, mais aussi en fonction de l'interprétation que le traducteur a faite de ce passage en particulier et de l'œuvre en général, de ses propres choix initiaux. Nous avons souligné que le processus traduisant est un processus extrêmement complexe qui implique tout un univers extralinguistique de la part du traducteur. C'est à partir de là qu'on peut redonner sens à l'exigence de fidélité car la fidélité est la conviction que la traduction est toujours possible si le texte source a été interprété avec une complicité passionnée, c'est l'engagement à identifier ce qu'est pour nous le sens profond du texte, et l'aptitude à négocier à chaque instant la solution qui nous semble la plus juste.

Bibliographie:

- ECO, Umberto. (1985). *Lector in fabula*. Paris : Grasset.
ECO, Umberto. (2006). *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Paris : Grasset.
JAKOBSON, Roman. (1976). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Minuit.
LADMIRAL, Jean-René. (1979). *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Payot.
MOUNIN, Georges. (1955). *Les belles infidèles*. Paris : Cahiers du Sud.
MOUNIN, Georges. (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.